



HAL
open science

Les sens du je Réflexivité et objectivation des rapports sociaux

Marianne Blidon

► **To cite this version:**

Marianne Blidon. Les sens du je Réflexivité et objectivation des rapports sociaux. Géographie et cultures, 2014, J'égo-géographie., 89-90, pp.111-129. 10.4000/gc.3240 . halshs-01478088

HAL Id: halshs-01478088

<https://shs.hal.science/halshs-01478088>

Submitted on 27 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Les sens du je

Réflexivité et objectivation des rapports sociaux

Am I that « she »? Reflexivity and objectification of social relations

Marianne Blidon



Édition électronique

URL : <http://gc.revues.org/3240>

DOI : 10.4000/gc.3240

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 111-129

ISBN : 978-2-343-06346-1

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Marianne Blidon, « Les sens du je », *Géographie et cultures* [En ligne], 89-90 | 2014, mis en ligne le 09 octobre 2015, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://gc.revues.org/3240> ; DOI : 10.4000/gc.3240

Les sens du je

Réflexivité et objectivation des rapports sociaux

Am I that « she »? Reflexivity and objectification of social relations

Marianne Blidon

Je tiens à remercier Anne Volvey pour sa lecture stimulante et ses suggestions.

« L'aveu est devenu en Occident, une des techniques les plus hautement valorisées pour produire le vrai. Nous sommes devenus, depuis lors, une société singulièrement avouante. L'aveu a diffusé loin ses effets : dans la justice, dans la médecine, dans la pédagogie, dans les rapports familiaux, dans les relations amoureuses, dans l'ordre le plus quotidien, et dans les rites les plus solennels ; on avoue ses crimes, on avoue ses péchés, on avoue ses pensées et ses désirs, on avoue son passé et ses rêves... on se fait à soi-même, dans le plaisir et dans la peine, des aveux impossibles à tout autre, et dont on fait des livres. »

Michel Foucault, *La volonté de savoir*, 1976, p. 79.

- 1 Le point de départ de ce texte est l'analyse des interpellations, des assignations et des injonctions sexuelles et genrées qui ont émaillé mon travail de recherche, anecdotes heuristiques qui m'ont obligée à formuler un « je », femme hétérosexuelle, mais aussi à différencier l'énonciation d'une position¹ et la prise de conscience de ce que cette position implique en terme de rapports sociaux. Il s'agit de penser la dimension singulière d'une subjectivité socialement constituée ou pour le dire autrement les relations entre subjectivité et rapports sociaux (Cervulle, Testenoire, 2012) dans un contexte où le recours à l'expérience, hérité de la formule féministe « le personnel est politique », est un des fondements politiques². Manière d'explorer les sens du je.

Si cette chercheuse avait été...

« Je pense également que les noirs ont un avantage indiscutable sur les blancs pour parler du racisme anti-noir, les gays pour parler de l'homosexualité. Et l'on ne peut pas s'empêcher de penser que la mauvaise qualité du travail de certains chercheurs est, au moins pour une part, le produit du fait qu'ils ne connaissent leur objet d'étude que d'une façon toute théorique, de l'extérieur. Prenons l'exemple de Marianne Blidon. Cette géographe passe son temps à vouloir défendre des thèses complètement absurdes au sujet de la relation de l'homosexualité à l'espace, notamment du caractère non marqué de l'espace homosexuel. Elle défend par exemple l'idée qu'il n'y a aucun rapport entre homosexualité et urbanité et que les gays vivent aussi bien leur homosexualité à la ville qu'à la campagne, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que le bonheur entre gays ne se rencontre [sic] pas dans les prés. On se dit que si cette chercheuse avait été elle-même homosexuelle, elle ne se serait pas embarquée dans la défense d'une thèse aussi foireuse et que son expérience l'aurait encouragée à formuler des hypothèses plus judicieuses. Cela l'aurait sans doute aidée aussi dans ses choix scientifiques. Elle aurait peut-être été conduite à éviter une certaine forme de violence scientifique qui consiste à dire aux acteurs : "je sais mieux que vous ce qui vous définit" ! L'analyste se fait ici complice de l'oppression symbolique dont sont victimes les homosexuels qui se retrouvent dépossédés de leur capacité d'expertise de ce qu'ils sont. C'est désolant, surtout venant d'une chercheuse dont le petit bagage sociologique se résume bien souvent à ce qu'elle a pioché à la va-vite sur Bourdieu dans Wikipédia »³.

Véridiction académique et assignations sexuelles

- 2 Par véridiction, j'entends l'acte de dire vrai⁴ à la suite des travaux de Michel Foucault notamment *Mal faire, dire vrai* (2012). L'institution académique est productrice de différentes formes et moments de véridictions (le *curriculum vitae*, la mise en récit de soi dans le volume biographique de l'Habilitation à Diriger des Recherches, la soutenance de doctorat⁵ ou les auditions lors des concours de recrutement...) qui obligent les chercheurs à se constituer en sujets de leur conduite et à dire à la fois ce qu'ils font et ce qu'ils sont. C'est le sens de cet acte qui lie l'individu à l'énonciation, nécessairement partielle et partielle, de la vérité de soi qui est ici en question au regard des objectifs et des finalités de la conduite d'un projet scientifique et plus largement de l'exercice du métier. Je souhaiterais donc débiter par le récit des effets des injonctions et des assignations sexuelles – forme de véridiction académique – que mes travaux ont suscité afin de montrer que l'identité sociale est aussi produite et reproduite à travers le processus de recherche. Comme le relève Linda McDowell (1992), « researching gender is "doing gender" ».
- 3 Quand j'ai débuté ma thèse en 2003 sur les espaces gays urbains, je n'imaginai pas que c'est sur le terrain de mon sexe ou de ma sexualité que mes travaux allaient être appréhendés et commentés (*a fortiori* quand ceux-ci consistaient à cartographier l'armature commerciale ou associative à l'échelle nationale à partir de guides LGBT (Blidon, 2007) ou à reconstituer des trajectoires migratoires à partir d'une enquête en ligne (Blidon, Guérin, 2013)). C'est d'ailleurs probablement cette inconscience, doublée de la sécurité d'avoir un emploi à l'issue de ma thèse – en tant qu'agrégée en disponibilité – qui m'ont conférée un sentiment de liberté qui a rendu possible mes recherches⁶. Ayant été, durant deux ans, enseignante dans un collège classé ZEP à Dreux où les conditions de

travail et les rapports sociaux – de toute nature : sexe, classe,... – étaient difficiles, parfois violents, j’envisageai ma venue à l’université comme une échappatoire vers un havre progressiste et éclairé. Bref, je ne voyais pas le problème !

Coming out hétérosexuel ou la construction d’une position dominante

- 4 Je ne voyais pas en quoi mon sujet – et encore moins mon identité – pouvait être un problème. C’est donc avec un peu d’étonnement que je vis mon entrée dans mon laboratoire d’accueil susciter le listage des gays et des lesbiennes de la géographie parisienne... Loin d’avoir sollicité ces *outing*⁷ sauvages, je me retrouvais dans une posture embarrassante ; d’autant plus embarrassante à mesure que je découvrais que celles et ceux qui en étaient les auteurs figuraient généralement sur la liste de leurs collègues. Il s’agissait de détourner l’attention, voir le soupçon d’homosexualité, sur d’autres que soi, en me prenant à témoin. L’enjeu de mes recherches n’était pas quelles questions ou problèmes méthodologiques elles soulevaient mais *qui en est*.
- 5 Cependant, ce n’est pas tant à des questions concernant la sexualité de mes collègues que j’ai dû faire face qu’à un jeu de catégorisation dont j’étais l’objet central. La question de mon statut (*insider/outsider*⁸) a ainsi été récurrente : de la timide interrogation « est-ce que je peux te poser une question ? » au renversement de la présomption d’hétérosexualité sur le mode de l’évidence « Ah bon ! Je ne savais pas tu étais lesbienne ! ». D’autres insinuations consistaient à affirmer dans un double mouvement que j’étais « incompétente parce qu’hétérosexuelle » et « lesbienne refoulée ». Le caractère récurrent de ces injonctions, la nécessité de reconduire ce geste de définition de soi, parfois la mise en doute de la réponse, l’enfermement dans une identité à partir de laquelle l’ensemble de mon travail prenait sens, la nécessité de coller à la catégorie identitaire assignée sont caractéristiques du *coming out* (Sedgwick, 2008). Ce geste confine à l’aveu, cet « acte verbal par lequel le sujet pose une affirmation sur ce qu’il est, se lie à cette vérité, se place dans un rapport de dépendance à l’égard d’autrui, et modifie en même temps le rapport qu’il a à lui-même » (Foucault, 2012, p. 7). Tout d’abord, il n’y a d’aveu que coûteux. Si, dans mon cas, il n’y avait *a priori* pas de coût social à se dire hétérosexuelle, cela n’allait pas de soi. Les nombreux échanges que j’ai eus avec des étudiants dans le cadre de séminaires de recherche⁹ m’ont appris que la réflexivité est parfois un processus douloureux dans la prise de conscience comme dans la divulgation publique. L’aveu engage ensuite à être en conformité, celui qui parle s’oblige à être ce qu’il dit être. En l’occurrence, j’y reviendrais, il m’a fallu coller à cette catégorie. Or, l’hétérosexualité à la manière du genre est une performance sans modèle original (Butler, 1990). Travailler en géographie des sexualités m’a conféré une aura de subversion à laquelle ni mon apparence physique et vestimentaire ni les bribes de ma vie privée qui transparissent ne correspondent. Je suis donc toujours trop hétérosexuelle et jamais assez. Pour reprendre un argument de Judith Butler, nos identités sociales ne pré-existent pas les performances que l’on en donne, les identités ne sont donc pas figées. Il n’y a d’aveu qu’à l’intérieur d’une relation de pouvoir dans le cadre de laquelle il donne l’occasion de s’exercer. Ma réponse à l’injonction de me dire hétérosexuelle est librement consentie, elle l’est néanmoins dans un champ restreint de possibles (accepter de répondre, refuser, mentir sur la réponse ou renverser la question) et elle a pour conséquence un renversement du privilège épistémologique de se nommer. La glose

portait à la fois sur ce que je disais de moi (être hétérosexuelle) mais aussi sur ce qui aurait été une vérité profonde que je n'osais (m')avouer (être lesbienne *refoulée*)¹⁰. Enfin, l'aveu oblige. Tout en liant le sujet à ce qu'il affirme, il qualifie autrement par rapport à ce qu'il dit. Ainsi, les injonctions systématiques à me situer par rapport à mon objet ont été efficaces puisqu'elles m'ont obligée à prendre rapidement conscience de ma position d'hétérosexuelle et à me penser comme telle (sans pour autant que le lien entre ce que je suis et ce que je produis ne soit évident ni pour moi ni pour quiconque).

- 6 Prise de conscience amplifiée par la fréquentation en 2003-2004 – au début de ma recherche doctorale – du séminaire « Sociologie des homosexualités » de Françoise Gaspard à l'EHESS. Ce séminaire foisonnant accueillait plus d'une quarantaine de personnes dans une salle bondée ; parmi elles, des chercheur-es de toutes disciplines et des militant-es familier-ères des luttes féministes et/ou des mouvements Lesbien(ne)s, gays, bisexuels et trans (LGBT). Je débarquais dans un univers dont je ne maîtrisais pas les codes. Deux expériences marquantes ont jalonné ce moment particulier de mon parcours.
- 1) Lors d'une des premières séances, une figure historique du féminisme s'était levée rappelant, devant une salle acquise, les propos de Monique Wittig : « Un gay, c'est un traître ; une lesbienne, c'est une esclave qui fuit ! ». Cette référence aux esclaves marrons qui m'étais inconnue, m'a fortement marqué à mesure où je prenais conscience des rapports sociaux de sexe comme rapports de domination, me donnant le sentiment de *persévérer dans l'erreur*. Ce sentiment de ne pas être à sa place – ou du moins de ne pas être en cohérence – me conduisait naïvement à retirer mon alliance avant de me rendre au séminaire et à éviter toute mention de ma vie privée. Cette manière d'essayer de dissimuler ce qui potentiellement pouvait me mettre à l'écart et me disqualifier aux yeux du groupe est typique de la gestion d'un stigmat invisible (Goffman, 1975). En cela, elle constitue un fragment – borné dans le temps – d'expérience commune (le clivage, la dissimulation, la discrétion...) avec les homosexuels.
- 2) Une autre prise de conscience survint lors d'un dîner à l'issue d'une des séances. Dîner où je me trouvais être la seule hétérosexuelle – qui plus est mariée – en plein débat sur le mariage gay, débat qui occupa l'essentiel de la conversation. Ce soir-là, je (re)découvris concomitamment l'expérience minoritaire (que je venais fugacement de vivre durant le dîner) et mon statut majoritaire (au sein de la société). Il s'ensuivit une intériorisation de ma position comme position dominante et un sentiment de culpabilité. Je disposais du privilège épistémologique hétérosexuel¹¹ (Sedgwick, 2008), privilège que j'envisageai comme une responsabilité et un poids. Ainsi, à l'issue d'un entretien avec la patronne d'un club qui me demanda : « est-ce que je peux vous poser une question ? », je répondis par une série d'excuses maladroites et embrouillées, qui suscitèrent chez elle une réaction hilare, ponctuée d'un « c'est bien la première fois qu'un hétéro s'excuse d'être hétéro ! ».

Se penser majoritaire, se découvrir femme

- 7 Étrangement tout au long de ma recherche doctorale, je n'ai jamais pensé ma position comme une position potentiellement dominée au quotidien comme dans la hiérarchie académique (même lorsque les attaques émanées de chercheurs en poste alors que j'étais doctorante ou que j'étais dissuadée de candidater à un poste). Je me suis toujours sentie « privilégiée », professionnellement et personnellement, j'ai toujours eu le sentiment de n'avoir manqué de rien, d'avoir même plus que beaucoup et que mon destin – positif ou négatif – était de ma seule responsabilité. Danièle Kergoat (2012) a montré à partir du *syllogisme du sujet sexué féminin*¹² la difficulté pour les femmes de s'identifier à un collectif

femmes et l'impossibilité qui en découle de se structurer collectivement pour faire valoir leurs droits. « Dès lors, seul l'individu peut s'affirmer, mais un individu neutre, type "être humain". Les femmes ne peuvent donc s'en tirer que par une éthique individualiste. Mais cette issue est elle-même condamnée par les formes extériorisées de la division sexuelle du travail : blocages à la formation, la promotion, la qualification, etc. Elles n'ont pas les moyens sociaux de mettre en œuvre, dans la situation de travail, l'éthique individualiste qui serait l'issue logique de leur discours (...) les femmes n'ont pas les moyens sociaux d'un tel réinvestissement puisqu'il y a discontinuité entre le sujet sexué d'une part, le groupe sexué et l'univers de travail d'autre part. Il y a donc constitution d'un cercle vicieux : la violence est retournée contre le groupe des pairs et contre elles-mêmes » (2012, p. 260-261). Je n'avais donc – et peut-être pourrais-je dire au présent *je n'ai* tant la conscientisation est un processus long – de conscience ni de classe ni de classe de sexe. C'est donc tout *naturellement* que j'ai réagi aux *incidents* qui ont émaillé mon travail de recherche avec un sentiment mêlé d'injustice, de culpabilité, d'acceptation résignée et de volonté de conciliation. Or ces réactions sont fondamentalement la marque d'une socialisation de genre (en tant que femme). Cette prise de conscience est intervenue incidemment alors qu'un de mes articles venait d'être mis en ligne et que je recevais dans l'heure une demande de rectification du contenu d'une note de bas de page :

Bonjour Marianne,

Je viens de découvrir ton texte « Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? ». Je m'étonne de ce que tu écris dans la note 10. Sur quelles sources repose cette affirmation ? Si tu nous posais la question, tu apprendrais que ni XXXXXX (que je viens de consulter) ni moi ne « revendiquons explicitement un positionnement situé », loin de là. Cela appellerait davantage de commentaires mais ce n'est pas le lieu ni le moment. Nous te serions donc reconnaissants de bien vouloir rectifier cette erreur.

Merci par avance & à très bientôt,

XXXXXXXX

- 8 Ma réaction a consisté à obtempérer bien que l'injonction ne soit ni justifiée ni argumentée. Les réactions de mes collègues (hommes) ont alors été instructives. Soit parce qu'elle me renvoyait à ma sensibilité et ma subjectivité féminine (du classique « t'es parano » au paternaliste « tu me fais rire, je pense que tu dramatises ») tout en m'enjoignant à la conciliation et à l'apaisement (« serres les dents, ça pourra apaiser les choses », « laisse couler un peu d'eau sous les ponts »). Soit parce que les réponses que mes collègues formulaient m'étaient inconcevables. Ainsi, l'un d'eux s'exclama : « c'est quoi ces conneries ? Il ne fallait pas répondre. C'est pas comme ça que se produit la science ! ». Un autre : « si j'avais reçu ce mail, il aurait pris mon poing dans la gueule ! ». Ces deux réactions – la réponse rationnelle fondée sur les usages professionnels comme la réponse virile et musclée – tant par l'assurance avec lesquelles elles étaient proférées que par la certitude d'être dans son bon droit me firent entrevoir l'étendue de ma méprise. Ce qui était en train de se jouer, ce n'était pas un chercheur gay en situation de précarité académique interpellant un chercheur hétérosexuel en poste, mais bien un homme interpellant une femme selon des modalités sexistes classiques (injonction, assurance, disqualification, mépris) ; chose qu'il n'aurait probablement pas fait et certainement pas de cette manière avec un homme. Cette anecdote me fit entrevoir l'étendue du quiproquo. En intériorisant ma position comme position dominante qui plus est sur un mode culpabilisant, j'avais totalement occulté et refusé de voir d'autres rapports sociaux dans lesquels j'étais prise. Comme le rappellent Coline Cardi et Geneviève Pruvost, « l'université se présente ainsi comme une mise entre parenthèse des rapports

d'inégalités au nom d'une idéologie républicaine de neutralité et d'objectivité scientifique, alors même qu'elle est traversée, comme d'autres institutions, par des conflits sociaux et des conflits de personnes. C'est dans ce contexte ambivalent d'autorité consentie et d'abus de pouvoir qu'il faut penser les rapports sociaux de sexe : il est bien évident que les hiérarchies entre les sexes sont déniées » (2005, p. 60). Je m'étais pensée hétérosexuelle, je me découvrais femme. Et femme, je l'étais jusque dans l'acceptation, le déni et la culpabilité.

- 9 Pour autant, il serait trop simple de trouver dans ce renversement l'unique clé d'analyse des relations sociales qui m'affectent et plus largement des rapports sociaux¹³ qui traversent le champ. « Instead, it is implied that the identity to be situated does not exist in isolation but only through mutually constitutive social relations, and it is the implications of this relational understanding of position that make the vision of a transparently knowable self and world impossible. Many feminist geographers argue that identities are extraordinarily complex, not only because gender, class, race and sexuality, to name just a few axes of social identity, mediate each other, but also because each of those elements is relational. That is, a sense of self depends on a sense of being different from someone else » (Rose, 1997, p. 314). Les identités ne sont pas seulement le fruit de caractéristiques sociologiques (l'appartenance), elles sont produites par des interactions (l'identification et l'assignation). Je vais donc tenter de clarifier à partir de ce cas les (més)usages de la réflexivité et la nécessité de penser les rapports sociaux.

Réflexivité et objectivation des rapports sociaux

- 10 Dans les travaux anglophones, la déclinaison de quelques caractéristiques (sexe, race, classe) est fréquente sans que cette énonciation ne soit toujours pensée ou articulée à la production scientifique. Il s'agit alors davantage de se conformer à une convention scientifique dont le bien-fondé et la pertinence ne sont pas toujours questionnés. Or, il y a une profonde différence entre énoncer de manière factuelle une série de catégories d'appartenance (le genre, l'âge, la couleur ou la classe...) pour se conformer ou s'acquitter d'un impératif de réflexivité réduit à sa plus simple expression, et avoir conscience de la manière dont ces dimensions intriquées traversent et travaillent nos recherches et de ce qu'elles impliquent en termes de rapports sociaux.

Réflexivité et sens du positionnement situé

- 11 Le présupposé qui fonde la science positive est qu'il existe un monde qui pourrait être séparé du chercheur par un effort de distanciation ; cette mise à distance étant assurée par la mise en œuvre de techniques d'enquête. Quatre critères de validité sont communément admis (Burawoy, 1998 ; Buscatto, 2010) :
- l'appel à la neutralité,
 - la fiabilité dans la sélection des données,
 - le principe de reproductibilité (à protocole équivalent, les résultats doivent être similaires),
 - le principe de représentativité (la portion étudiée est typique de la totalité).
- 12 Si ces critères de validation conviennent à l'analyse spatiale, au traitement des SIG ou à l'enquête par questionnaires, ils s'adaptent difficilement à des méthodes ethnographiques comme l'enquête de terrain qui est fondamentalement subjective (ce qui ne veut

évidemment pas dire a-scientifique) (Olivier de Sardan, 2008). Pour surmonter cette difficulté, différentes voies ont été explorées parmi lesquelles l'autoethnographie ou la réflexivité. La première approche, souvent qualifiée de post-moderne parce qu'elle confine à l'œuvre littéraire à la première personne, a été très décriée notamment pour sa dimension narcissique et les longs récits de soi jugés stériles auxquels elle a pu donner lieu. Elle est peu mobilisée dans la géographie sociale et culturelle française à quelques exceptions et souvent sans la mise en perspective épistémologique et méthodologique que ce type d'exercice devrait impliquer¹⁴. La deuxième approche prédomine. Le point de départ de la démarche réflexive est que le/la chercheur-e est partie prenante de la société ou de l'espace qu'il/elle étudie, ce qui invalide toute prétention à l'universalité et à la neutralité. Cela présuppose donc de ne pas fétichiser une objectivité qui n'existe pas en soi (McDowell, 1997 ; Hancock, 2004), de reconnaître l'incomplétude de la recherche et de se confronter aux manques et aux limites de l'enquête. L'administration de la preuve découle de l'exposition et de la mise en œuvre rigoureuse de la démarche qui emprunte souvent plusieurs techniques, d'un usage critique des techniques d'enquête et de l'analyse des conditions sociales de production de l'enquête (Buscatto, 2010). Ce dernier point appelle une attention particulière au positionnement du chercheur. Le terme *position* est emprunté aux géographes anglophones et aux épistémologies féministes. Ainsi, la géographe Gillian Rose, « I share those feminist, postcolonial and post-Marxist critiques which argue that all knowledge is produced in specific circumstances and that those circumstances shape it in some way. Since that argument applies to my own knowledges too, I knew I shouldn't and couldn't pretend to be an all-seeing and all-knowing researcher ; I knew instead, from some of those same critiques, that I should situate myself and my interpretations of those interviews by reflexively examining my positionality » (1997, p. 305). Donna Haraway (2007) utilise le terme *position* dans sa dimension spatiale (*particular spatiality*) comme le terme *situated* en relation avec le champ de vision (*visibility*). Partant du principe qu'aucun regard sur le monde ne peut être omnipotent, il s'agit de préciser d'où l'énonciation est produite afin d'en rendre intelligible les modalités. « C'est le regard qui inscrit mythiquement tous les corps marqués, qui permet à la catégorie non marquée de revendiquer le pouvoir de voir sans être vue, de représenter en échappant à la représentation. Ce regard exprime la position non marquée d'Homme et de Blanc (...) L'objectivité féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet » (Haraway, 2007, p. 115 et p. 117). Il en va de la responsabilité des chercheurs : « To ignore questions of methodology is to assume that knowledge comes from nowhere allowing knowledge makers to abdicate responsibility for their productions and representations » (Skeggs, 1997, p. 17). La réflexivité est une des technologies pour se situer. Elle est à la fois tournée vers soi (l'introspection) mais aussi vers l'extérieur (l'analyse de l'espace académique). Comme le rappelle Pamela Moss, « by reflexivity I mean those introspective aspects of thought that are self-critical and self-consciously analytical » et « how her research is accepted into the scientific community and then becomes part of the known » (1995, p. 445).

- 13 La question « qui parle ? » renvoie à la question « d'où est-ce que je parle ? », c'est-à-dire au positionnement théorique, épistémologique et politique du locuteur dans son champ d'études et, plus généralement, dans l'espace académique. Elle n'est donc pas synonyme de la question existentielle de l'identité – « qui es-tu ? » – qui tend à s'imposer dans le registre de la confession ou de l'analyse. En effet, « les propriétés que découvre cette

analyse réflexive, en tout opposée à un retour intimiste et complaisant sur la personne singulière et privée de l'anthropologue, n'ont rien de singulier et moins encore d'extraordinaire et, comme elles sont communes, pour une bonne part, à des catégories entières de chercheurs (comme le fait d'être sorti de telle ou telle école ou de telle ou telle université), elles sont peu "excitantes" pour la curiosité naïve. (...). Et surtout le fait de les découvrir et de les rendre publiques apparaît souvent comme une transgression sacrilège en ce qu'il met en question la représentation charismatique qu'ont souvent d'eux-mêmes les producteurs culturels et leur propension à se penser comme libres de toute détermination sociale » (Bourdieu, 2003, p. 45). C'est selon cette double dimension que Linda McDowell, en introduction de son article *Women/gender/feminisms: doing feminist geography*, se positionne : « I am, however, not claiming an individualist position. It is my location – as a classed, raced and gendered being, as a member of a particular social group, and my social position in the hierarchies of power in the academy – that is important » (1997, p. 381).

14 Pour revenir au cas précédemment décrit, ma position ne se réduit donc pas seulement à ma seule appartenance sexuelle et sexuée, pas plus qu'elle ne se réduirait à ma classe sociale ou à mon âge, avec lesquels elles sont intriquées. Elle implique aussi :

- ma position dans un champ dominé (la sexualité) des sciences sociales (et des sciences sociales dans le panorama des sciences),
- le fait que l'illégitimité de mon objet de recherche – et sa vacance – en géographie m'ait permis très rapidement de m'impliquer et de prendre des responsabilités dans des projets pluridisciplinaires (la fondation de la revue *Genre, sexualité & société*) ou internationaux (l'intégration du comité de rédaction de la revue *Gender, place & culture*, l'organisation d'un réseau européen de géographie des sexualités) ambitieux,
- ma position d'agrégée et de maître de conférences à l'Université Paris-Panthéon Sorbonne dans un champ (la sexualité) où peu de chercheur-es le sont et ont eu des positions académiques,
- ma position de géographe dans un champ dominé par les sociologues,
- ma position de géographe (section 23 du CNU) ayant un poste dans un département de démographie (section 19 – sociologie, démographie – du CNU), ...

15 Néanmoins, pour autant que cette liste partielle est heuristique, sa pertinence se pose dans sa systématisation et dans sa nécessaire réitération à chaque nouvelle production académique. Le choix de ces dimensions – nécessairement réduit à quelques catégories – doit être interrogé. Et la réponse ne peut être mécanique – au risque de perdre son sens et sa substance –, elle doit être articulée à l'objet et à la méthode mise en œuvre (observation participante, entretien compréhensif...). Ainsi, dans le cas de mes travaux de recherche sur les spatialités gays, personne ne m'a jamais interrogé sur ma trajectoire résidentielle, mon rapport à la ville (et plus particulièrement à Paris), sur mes pratiques citadines, mes représentations des métropoles occidentales ou des espaces ruraux comme espace d'oppression ou d'émancipation, l'éventuelle évolution de ces représentations... alors que c'est peut-être ces dimensions qui auraient du sens pour comprendre mes travaux (et ma place à l'université). En cela, il convient de mener des « investissements obliques »¹⁵ qui ne réduisent pas les appartenances à quelques catégories sociologiques hors champ de la production scientifique. Les catégories mobilisées dans une analyse réflexive gagneraient à être géographiques (les pratiques spatiales, les choix résidentiels, la manière d'habiter le monde, les lieux fréquentés, les représentations de l'ici et de l'ailleurs... doivent probablement être pensés)¹⁶. Elles gagneraient aussi à ne pas opérer –

autrement que sur le mode analytique – de séparation entre identité sociale et inscription académique. « The separation of “inward” and “outward” reflexivity demanded by transparent reflexion vanishes in this view, along with its surveying gaze. Instead we glance uncertainly, and the fractured spaces we see (...) are also part of a fragmented self (...) We cannot know everything, nor can we survey power as if we can fully understand, control or redistribute it. What we may be able to do is something rather more modest but, perhaps, rather more radical: to inscribe into our research practices some absences and fallibilities while recognizing that the significance of this does not rest entirely in our own hands » (Rose, 1997, p. 316 et p. 319). Et c'est peut-être du fait de cette fragmentation, de ces contradictions et de ces faillibilités qu'il convient de se poser la question de la conscience de soi et de l'incommensurabilité de l'expérience.

Évidence et incommensurabilité de l'expérience

- 16 Car c'est d'expérience dont il est aussi question en épistémologie du point de vue (Volvey, 2014). Celle-ci consiste, à partir d'une réflexion sur la conscience des groupes opprimés, à exprimer un point de vue spécifique qui rende compte de cette oppression – dont on pourra se demander jusqu'à quel point elle est spécifique et donc incommensurable¹⁷. Ce point de vue est caractérisé, d'une part, par l'existence d'un statut politique et économique qui conduit à vivre une série d'expériences qui amène à percevoir autrement la réalité matérielle, et d'autre part, par une prise de conscience spécifique. « En d'autres termes, non seulement un groupe subordonné fait l'expérience d'une autre réalité que celle du groupe dominant, mais il peut également interpréter cette réalité autrement » (Collins, 2008, p. 139). Comme j'ai essayé de le montrer précédemment, ce deuxième point (la prise de conscience, l'objectivation et sa verbalisation) est problématique. Le travail d'objectivation, de dépassement d'une expérience singulière pour penser en termes de rapports sociaux, ne va pas de soi. Il m'a été plus facile de me penser hétérosexuelle en réponse aux injonctions de mes collègues que de me penser dans et par la catégorie femme, plus facile de me conforter dans la position à laquelle j'étais verbalement renvoyée (hétérosexuelle) qu'à celle qu'on m'assignait tacitement (femme). Cette prise de conscience est d'autant plus difficile qu'il s'agit de se départir des schèmes d'interprétation spontanés et de se défaire d'une posture tellement incorporée qu'elle n'affleure pas spontanément à la conscience (Lagrave, 2010).
- 17 Le recours à l'expérience ne va pas de soi en sciences sociales. Il nécessite de se poser des questions d'ordre méthodologique et épistémologique : qu'est-ce qu'expérimenter veut dire ? Qu'est-ce qu'on expérimente ? Comment passe-t-on de l'expérience à la connaissance scientifique ? Le philosophe Vladimir Jankélévitch (2004) utilisait la parabole du papillon pour mettre en lumière l'impossibilité d'être le contemporain de ce que l'on éprouve et dans le même temps de tenir un discours sur ce que l'on éprouve. La contemporanéité à nos émotions nous prive de la possibilité d'en parler dans l'immédiateté à la manière du papillon qui n'a d'autre choix que de s'approcher de la flamme et de ne la connaître imparfaitement ou de s'y consumer. Il y a ce que nous vivons et la tentation de commenter ce que nous vivons que ne permet pas la coïncidence à soi. Ce point ne peut être éludé, pas plus que le lien entre connaissance et expérience. Ainsi, pour Nelson Goodman, « l'empirisme affirme que la connaissance dépend de l'expérience. Cette affirmation, bien qu'assez vraie, peut-être trompeuse. Elle omet en effet de mentionner que la dépendance va dans les deux sens – l'expérience dépend aussi de la

connaissance. Nos anticipations et nos croyances concernant une situation affectent le caractère de nos expériences la concernant. Elles guident nos investigations et structurent notre champ perceptif » (1994 [1988], p. 5). Il importe donc de travailler les postulats d'une recherche afin d'en mettre à jour les implicites. Si cela reste difficilement réalisable dans le cadre d'une recherche solitaire, enquêter à plusieurs – ou mener une recherche collaborative – offrent des perspectives fructueuses.

- 18 Il s'agit de se méfier de « l'évidence de l'expérience » afin d'éviter une forme d'essentialisation, de réification des catégories et une vision a-historique des identités. « Quand l'expérience est considérée comme l'origine du savoir, la vision de l'individu sujet [...] devient le soubassement de la preuve sur lequel est ensuite érigée l'explication. [...] L'évidence de l'expérience tend à installer la différence comme un fait plutôt qu'à nous conduire à étudier comment celle-ci s'élabore, comment elle opère, comment et par quels chemins elle institue des sujets qui regardent le monde et agissent en son sein » (Scott, 2009, p. 74). La certitude de partager une expérience conduit parfois des chercheurs à imposer leur propre lecture au nom du partage d'une identité sociale. Cela ne traduit notamment en entretien par une non-explicitation (repérable par des phrases telles que « tu vois ce que je veux dire.... » ou « tu sais de quoi je veux parler... »), par des reformulations qui imposent une grille de lecture à laquelle les enquêtés ne peuvent qu'adhérer ou par l'établissement de liens de causalité *a priori*. Il importe donc de bien différencier ce qui participe d'une identification et ce qui relève d'une stratégie politique. Eve K. Sedgwick rappelle ainsi la nécessité politique et le coût de la constitution d'une conscience féministe qui implique un *nous les femmes* qui entrave « toute possibilité d'établir une différenciation entre une identification *en tant que* (femme) et une identification *avec* (des femmes très diversement situées – ou, pour les féministes bourgeoises, bien moins privilégiées) » (2008, p. 79).

Se positionner comme géographe féministe

- 19 Par ce texte, j'ai essayé de montrer plusieurs choses. D'une part, il me semble illusoire de prohiber le « je » de nos recherches tant l'observation du *back office* montre à quel point celui-ci peut-être central pour comprendre tant la construction du savoir scientifique que le fonctionnement de l'institution académique. Elle est un révélateur du profond hiatus entre la manière dont la science s'enseigne comme objective – c'est-à-dire détachée de toute contingence subjective qui la contaminerait – et dont elle est produite au quotidien dans un environnement où les relations interpersonnelles (d'amitié, de rivalité, de conjugalité, ...) et les logiques de réseaux (de promotion, de génération, d'équipe, d'institution...) demeurent structurantes. L'assumer permettrait de rendre plus transparent des choix qui doivent s'assumer comme tels au lieu de se draper derrière le voile d'une objectivité qui n'a rien de performatif¹⁸ et qui s'accommode parfaitement des conflits d'intérêts. Si la réflexivité est un outil indispensable dans une perspective constructiviste afin d'asseoir une forme d'objectivité, celle-ci ne peut se réduire à énoncer une série de catégories figées (sexe, sexualité, classe, ...). Les rapports sociaux sont *consubstantiels* – « ils forment un nœud qui ne peut être séquencé au niveau des pratiques sociales, sinon dans une perspective de sociologie analytique » – et *coextensifs* – « en se déployant, les rapports sociaux de classe, de genre, de "race", se reproduisent et se co-produisent mutuellement » (Kergoat, 2012, p. 126-127). Pour autant, la réflexivité ne doit pas pour autant être confondue avec la cure ou la confession dont elle emprunte parfois

les modalités pour souscrire à un impératif de véridiction académique qui masque des enjeux de pouvoir. L'espace académique est aussi un espace concurrentiel où les logiques ne relèvent pas tant d'une nécessité scientifique et d'une rigueur intellectuelle que d'une logique territoriale qui consiste à trouver sa place, occuper le terrain et défendre son territoire. C'est une arène concurrentielle où exister dans le champ et parfois plus important que défendre la constitution du champ. La violence des rapports sociaux est d'autant plus insidieuse qu'elle est symbolique et donc facilement tue ou déniée, ce qui se traduit par :

- le renvoi des femmes à des caractéristiques féminines (je suis « parano » quand d'autres sont « hystériques »...) qui ont pour fonction de disqualifier,
- par l'absence de résolution collective de ces questions (qui sont renvoyées à des traits de caractères individuels),
- ou par la culpabilisation qui interdit toute critique des conditions d'exercice du métier (« l'université, c'est pas la mine ! », « t'as la chance d'avoir un poste, c'est indécent de se plaindre. Penses à tous ceux qui galèrent et qui seraient contents d'être à ta place »...).

20 On mesure encore mal en quoi la dégradation des conditions de travail, la mise en concurrence, le choix des critères d'évaluation et d'attribution des formes de gratification, l'invisibilisation et la dévalorisation des tâches collectives pourtant indispensables au fonctionnement de la recherche, la multiplication des instances de rattachement tendent à réduire les formes de solidarité, à renforcer la course aux publications et aux contrats au détriment de la qualité de la production scientifique, de la transmission des savoirs et de la valorisation de ce qui constitue un collectif. En cela, une analyse réflexive ne peut faire l'économie d'une lecture critique des logiques académiques sans pour autant tomber dans le déterminisme ou le fatalisme car comme le remarque Beverley Skeggs « researchers are positioned within institutions, by history, by disciplinary practices, by dominant paradigms, in theoretical fashions, in genre style, by funding arrangements, and so on. All these positioning impact upon what research we do, when and how we do it. However, there is no straightforward correspondence between our circumstances and how we think; we are positioned in but not determined by our locations » (Skeggs, 1997, p. 18).

21 La posture réflexive du chercheur se comprend donc en raison de son identité, mais plus largement de son positionnement théorique, social et politique dont il devrait être conscient. Il ne s'agit pas tant de dire qui l'on est que de se situer. Ce n'est donc pas l'expérience singulière en soi qui est intéressante, *a fortiori* quand celle-ci confond le « je » et le « nous »¹⁹, que ce qu'elle éclaire des logiques sociales plus généralement. Pour autant qu'il est difficile, voire douloureux, de faire affleurer à la conscience les rapports sociaux dans lesquels nous sommes pris, cela est indispensable pour les améliorer, les transformer et rendre le quotidien plus vivable²⁰.

BIBLIOGRAPHIE

BLIDON Marianne, 2007, « Ville et homosexualité, une relation à l'épreuve de la cartographie », in *Données urbaines* 5, M.-F. Mattei, D. Pumain (dir.), *Anthropos*, Paris, p. 67-76.

BLIDON Marianne, 2008, « Jalons pour une géographie des homosexualités », *L'espace géographique*, n° 2, p. 175-189.

BLIDON Marianne, 2012, « Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? Quelques leçons autour d'une injonction », *Annales de géographie*, n° 687-688, p. 525-542.

BLIDON Marianne, Guérin France, 2013, « Un rêve urbain ? La diversité migratoire des gays », *Sociologie*, n° 2, vol. 4, p. 3-22.

BOURDIEU Pierre, 2003, « L'objectivation participante », *Les actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150, p. 43-58.

BROWNE Kath, 2003, « Negotiations and fieldworkings: friendship and feminist research », *Acme : An international e-journal for critical geographies*, vol. 2, n° 2, p. 132-146.

BUSCATTO Marie, 2010, *La fabrique de l'ethnographe*, Toulouse, Octarès.

BURAWOY Michael, 1998, « The extended case method », *Sociological theory*, n° 16, vol. 1, p. 4-33.

BUTLER Judith, 2005, *Trouble dans le genre*, Paris, Amsterdam.

CERVULLE Maxime, TESTENOIRE Armelle, 2012, « Du sujet collectif au sujet individuel, et retour » in Maxime Cervulle, Danièle Kergoat, Armelle Testenoire (dir.), « Subjectivité et rapports sociaux », *Cahiers du genre*, L'Harmattan, n° 53, p. 5-17.

COLLINS H. Patricia, 2008, « La construction sociale de la pensée féministe Noire », *Black feminism*, Paris, L'Harmattan, p. 113-134.

FOUCAULT Michel, 1976, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.

FOUCAULT Michel, 2012, *Mal faire, dire vrai. Fonction de l'aveu en justice*, Louvain, Presses universitaires de Louvain.

GOFFMAN Erving, 1975, *Stigmates, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit.

HANCOCK Claire, 2004, « L'idéologie du territoire en géographie : incursions féminines dans une discipline masculiniste » in Christine Bard (dir.), *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, Angers, Presses universitaires d'Angers, p. 167-176.

HARAWAY Donna, 2007, *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils éditeur.

JANKÉLÉVITCH Vladimir, BERLOWITZ Béatrice, 2004, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard.

KERGOAT Danièle, 2012, *Se battre, disent-elles...*, Paris, La dispute.

LAGRAVE Rose-Marie, 2010, « Se ressaisir », *Genre, sexualité & société*, n° 4, <http://gss.revues.org/index1534.html>

MONJARET Anne, PUGEAULT Catherine (dir.), *Le sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon, ENS éditions, 2014.

- McDOWELL Linda, 1992, « Doing gender: feminism, feminists and research methods in human geography », *Transactions, institute of British geographers*, n° 17, p. 399-416.
- McDOWELL Linda, 1997, « Women/gender/feminisms: doing feminist geography », *Journal of geography in higher education*, vol. 21, n° 3, p. 381-400.
- MOSS Pamela, 1995, « Embeddedness in practice, numbers in context: the politics of knowing and doing », *Professional geographer*, n° 47, p. 442-449.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2008, *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socioanthropologique*, Louvain-La-Neuve, Bruylant.
- ROSE Gillian, 1997, « Situating knowledges: positionality, reflexivities and other tactics », *Progress in human geography*, n° 21, p. 305-320.
- RUSSELL Bertrand, 1989, *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot.
- SCOTT Joan, 2009, *Théorie critique de l'histoire*, Paris, Fayard.
- SEDGWICK K. Eve, 2008, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam.
- SKEGGS Beverley, 1997, *Formations of class and gender : becoming respectable*, Londres, Sage.
- VALENTINE Gill, 1998, « “Sticks and stones may break my bones” : a personal geography of harassment », *Antipode*, n° 30, p. 305-332.
- VOLVEY Anne, CALBERAC Yann, HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, 2012, « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, n° 687-688, p. 441-461.
- VOLVEY Anne, 2014, « Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique », *L'information géographique* (à paraître).

NOTES

1. Le terme position qui renvoie aux savoirs situés est défini plus précisément dans la deuxième partie de ce texte.
2. Et c'est bien de projet politique dont il est aussi question. Comme le rappelle Anne Volvey, Yann Calbérac et Myriam Houssay, le terrain « est instauré en pierre de touche d'une définition politique de la science – sa pratique, ses objets – comme moyen de conduire une stratégie identitaire (de genre, de classe, de race, etc.) au sein de rapport sociaux de domination » (2012, p. 447). C'est aussi l'enjeu des travaux d'autoethnographie qui prennent pour objet l'expérience vécue des chercheurs. L'organisation par Paulo Jorge Vieira d'une session intitulée « Our bodies, our spaces, our geographies(?!)(re)thinking (auto)biographies in geographies of sexualities » lors de la 2^e *European Geographies of Sexualities Conference*, à Lisbonne en 2013, est emblématique de cette tendance.
3. Source : <http://italiansbetter.blogspot.com/2009/08/comment-les-hommes-peuvent-ils-etre.html> consulté le 10/05/2010. Ce post n'est plus accessible. Il a été retiré suite à la réorganisation du site.
4. Michel Foucault distingue l'énoncé de l'énonciation, l'assertion (vraie ou fausse) de l'acte de dire vrai (la véridiction).
5. Je pense notamment à l'intrusion de la vie conjugale ou familiale lors des soutenances de chercheur-e hétérosexuel-le, pas seulement dans l'assistance mais surtout dans les commentaires des membres du jury. Il est d'ailleurs intéressant de noter *a contrario* les types de liens qui sont passés sous silence parce qu'indicibles publiquement. Le silence est alors tout aussi performatif qu'un acte discursif.

6. Jusqu'à la soutenance de ma thèse, tous les géographes engagés en géographie des sexualités disposaient d'une position institutionnelle obtenue à l'issue d'une thèse de géographie sur un sujet légitime.

7. L'outing est le fait de révéler l'homosexualité d'une personne sans son accord. (par opposition au coming out qui est une démarche individuelle et volontaire). L'association Act Up en 1999 avait menacé de dévoiler une liste de députés homosexuels présents à la manifestation anti-pacs, faisant par la même connaître ce terme dans son acception politique.

8. La notion d'*insider* renvoie à l'appartenance à un groupe dont on partage – pas dans le cas de l'*outsider* – les caractéristiques et les pratiques. À noter cependant que ce n'est pas figé, l'immersion et l'apprentissage des codes devant permettre de passer du statut initial d'*outsider* à celui d'*insider*.

9. Dans le cadre de l'école genre Condorcet « Le genre : engagement et réflexivité » en 2013, du séminaire de lecture « Le genre, questions et enjeux pour la géographie » en 2012, du séminaire mensuel de recherche « La dimension sexuée du processus d'enquête : genre, sexualité et réflexivité » qui s'est tenu pendant deux ans à l'EHESS ou de l'atelier doctoral « Terrain, éthique, réflexivité » en 2011.

10. Jusqu'à ma propre mère qui, peu de temps après lui avoir annoncé que j'entreprenais une thèse sur les espaces gays, m'a demandé inquiète : « tu n'aurais pas quelque chose à nous dire ? Tu es sûre que ça va dans ton couple ? »...

11. Le privilège épistémologique hétérosexuel est le dispositif discursif et le cadre de pensée qui structurent notre rapport au monde. Le cadre conceptuel de référence est défini par les sujets majoritaires (blanc, homme, hétérosexuel...) et son geste de production demeure toujours aveugle à lui-même, ainsi la norme fonctionne sur le mode de l'évidence et ne se dit jamais comme telle.

12. « D'un point de vue logique, on se trouve là en face des prémisses d'un syllogisme : – “Toutes les femmes sont jalouses” : majeure ; – “moi, je ne suis pas jalouse” : mineure. Formellement, la conclusion devrait être : – “donc, je ne suis pas une femme” (...) D'où : – toutes les bases pour la création d'un collectif sont ainsi sapées ; – la constitution sexuée du sujet se trouve bloquée au niveau de ses représentations puisque l'affirmation “je ne suis pas une femme” n'est ni dicible ni pensable » (Kergoat, 2012, p. 260).

13. Je reprends ici les définitions de Danièle Kergoat. « Les relations sociales sont immanentes aux individus concrets entre lesquels ils apparaissent. Les rapports sociaux sont, eux, abstraits et opposent des groupes sociaux autour d'un enjeu (...) Un rapport social est (...) un rapport de production matérielle et idéelle (...) Et c'est un rapport conflictuel » (2012, p. 128 et 126).

14. Sur l'autoethnographie voir par exemple, Nadine Cattan et Alberto Vanolo « Homosexuality and the city : emotional geographies of clubbing in Paris and Turin » : <http://www.rc21.org/conferences/amsterdam2011/edocs2/Session%202011/11-1-Cattan.pdf>

15. Pour Eve K. Sedgwick, « les investissements obliques qui (lui) sont apparus le plus clairement sont ceux qui concernaient (ses) expériences en tant que femme, en tant que femme grosse, en tant qu'adulte non procréatif, en tant que personne qui se trouve être, selon différents régimes discursifs, sexuellement perverse, et selon d'autres régimes discursifs, juive » (2008, p. 80).

16. D'autres questions à la fois méthodologiques et épistémologiques pourraient alors être formulées en géographie des sexualités : comment observer les usages principalement nocturnes et masculins du quartier du Marais quand on est une mère de famille ? Et le cas échéant, par quoi substituer cette observation ? Comment produire un discours critique de son espace de sociabilité quand on est un géographe gay socialisé dans le quartier du Marais ?

17. Si l'idée d'expérience commune incommensurable a pu être défendue, c'est une approche que je ne partage évidemment pas. Comme le rappelle Bertrand Russell à propos de la *Connaissance par expérience directe*, « l'importance fondamentale de la connaissance par description réside dans le fait qu'elle nous permet de dépasser les limites de notre expérience privée. Bien que les vérités

que nous sommes capables de connaître soient composées uniquement de termes avec lesquels nous avons ce rapport d'expérience directe, nous pouvons posséder une connaissance par description de choses que nous n'avons jamais rencontrées dans la sphère de notre expérience immédiate » (1989 [1912], p. 81-82). Judith Butler se montre aussi très critique sur ce point : « je pense que ce sentiment de certitude engendre un terrible esprit de clocher. Prendre son propre horizon linguistique pour l'horizon ultime engendre un esprit de clocher extrême, et nous empêche de nous ouvrir à la différence radicale, nous empêche d'éprouver le malaise et l'inquiétude qu'il y a à réaliser que le schème d'intelligibilité qui nous soutient n'est pas approprié, n'est pas commun ; cela nous ôte la possibilité de donner à notre compréhension des autres et de nous-mêmes une bien plus grande ampleur » (2005, p. 145).

18. En effet, on constate une fâcheuse tendance de l'épistémologie dominante à éluder le personnel au cœur du politique, « quand elle ne va pas jusqu'à sacrifier subjectivité et politique au nom d'une sacro-sainte et improbable "objectivité" qui, à tous les coups, joue contre les minoritaires. D'où l'importance de nommer son prisme de lecture, l'identification qui le porte, la visée qu'il sous-tend, d'où l'importance de nommer les épistémologies hégémoniques qui ne disent pas leur nom et n'annoncent pas la couleur. L'émergence de la théorie queer permet justement de mettre un nom sur ces canons, protocoles, théories et paradigmes hétérocentrés qui dissimulaient leur point de vue (et leurs points aveugles) sous des couches de positivisme et de prétendues "neutralités axiologiques" » (Sedgwick, 2008, p. 16).

19. Kath Browne interroge le statut d'*insider* en montrant les écueils du présupposé de « sameness » (2003).

20. Je pense à la fois aux cas de dépression et de souffrance au travail dans l'enseignement supérieur et la recherche mais aussi à différentes formes de harcèlement. À partir de sa propre expérience, Gill Valentine (1998) pense plus largement la manière dont ces pratiques tendent à circonscrire le cadre de la discipline.

RÉSUMÉS

Le point de départ de ce travail est l'analyse des interpellations, des assignations et des injonctions sexuelles et genrées qui ont émaillé mon travail de recherche, m'obligeant à penser ma position et à formuler un « je », femme hétérosexuelle. Il s'agira alors de montrer tout l'écart qu'il y a entre cet effort de véridiction académique et une analyse des fondements épistémologiques de l'expérience ; mais aussi entre la production purement factuelle et descriptive de se dire « femme » et la prise de conscience de ce que cela implique en termes de rapports sociaux, en particulier dans l'espace académique. Cet article n'a donc pas tant vocation à rendre compte d'un parcours ou d'une expérience singulière médiatisé par un « je » qu'à penser la manière dont l'absence d'expérience - le fait d'éprouver, de ressentir, de vivre une situation ou de partager une condition - peut éventuellement être mobilisée pour disqualifier un travail de recherche. Le recours à l'expérience hérité de la formule féministe « le personnel est politique » est un des fondements politiques des études gays. Or loin d'aller de soi, il convient de questionner cette évidence et d'en analyser les fondements épistémologiques afin de mieux fonder le savoir en géographie des sexualités. Il convient surtout de réfléchir à l'usage politique des véridictions académiques au détriment de l'analyse des rapports sociaux ou comment la production de vérité sur soi se fait au détriment d'une analyse critique des rapports de pouvoir.

The starting point of this work is the analysis of sexual and gendered injunctions that marred my research work, forcing me to think about my position and make an “I”, heterosexual woman. It will then show all the difference that there is between this effort and academic veridiction an analysis of the epistemological foundations of experience; but also between purely factual and descriptive work to say “woman” and the awareness of what this means in terms of social relations, particularly in the academic space. This item is therefore not so much attempt to report a path or mediated by a singular experience “I” to think how the lack of experience – the fact of experience, to feel, living situation or share a condition – may eventually be mobilized to disqualify a job search. Using the experience inherited from the feminist dictum “the personal is political” is a political foundation gay studies. But far from obvious, it should question this evidence and analyze the epistemological foundations to better knowledge base in geography sexualities. It is especially important to think about the political use of academic vérifications or how the production of truth about oneself is at the expense of a critical analysis of power relations.

INDEX

Mots-clés : réflexivité, sexualité, genre, rapports sociaux, égologie

Keywords : reflexivity, sexuality, gender, social relations, egology

AUTEUR

MARIANNE BLIDON

Institut de Démographie de l'Université Paris 1 (IDUP)

Université Paris 1-Panthéon Sorbonne

Marianne.Blidon@univ-paris1.fr